

Nocturne autrichien «Lilas rouge», une lignée par Reinhard Kaiser-Mühlecker

Par FRÉDÉRIQUE FANCHETTE

Quoi emporter quand on est chassé de son village natal ? Pour le père et la fille Goldberger en ce milieu du III^e Reich en guerre, ce sera le contenu d'une carriole et dans ce fatras, trois objets à la valeur hautement symbolique : un fauteuil à oreilles, un uniforme, une bible. Et c'est entre chien et loup, après avoir déménagé en catimini, qu'arrive à Rosental, village de Haute-Autriche, le duo que personne n'attend. Une ferme abandonnée leur a été attribuée par les autorités nazies. Tout est à faire, à reconstruire. Qu'a commis Ferdinand Goldberger pour devoir échanger son grand domaine boisé d'une plus belle région contre cette terre nouvelle rétrécie ? On ne le saura pas en détail, et c'est une première fausse piste de croire que le livre va apporter des rebondissements sur le sujet. On sait juste et très vite que, chef du parti dans son village, il a dénoncé de façon infondée une pléthore de gens, jusqu'à ce qu'il se trouve menacé de mort et contraint au départ.

Bolivie. Des arpents nus, un père et une fille, Martha, rejoints après la guerre par un fils démobilisé : voici l'amorce d'une puissante saga familiale enracinée dans l'histoire. Elle va s'étendre sur quatre générations et, hormis une longue échappée en Bolivie, demeurer dans ce même lieu de Haute-Autriche. Quatrième roman de Reinhard Kaiser-Mühlecker, premier à être traduit en français, *Lilas rouge* est un livre ambitieux, qui fait ressentir le poids du passé sur les destinées d'une famille de paysans.

L'auteur, âgé de 38 ans, partage lui-même son temps entre ses romans et l'agriculture. Il a repris la ferme familiale et s'inspire de sa lignée. Il sait comme peu d'auteurs aujourd'hui saisir les nuances des heures dans un paysage de campagne, le glissement des saisons, la marche du temps propre à la ruralité. Mais Reinhard Kaiser-Mühlecker, dont le livre écrit en 2010 et 2011 est dédié

à la mémoire d'une parente pré-nommée Anna, comme la bru du «vieux Goldberger», est loin du simple romancier régionaliste. *Lilas rouge* se déploie bien au-delà de ce terroir aimé et connu au ras des nids d'alouettes. Interviennent alors le fauteuil à oreilles, l'uniforme et la bible.

Comment ne pas penser à Thomas Bernhard, imprécateur des survivances du nazisme dans son pays, quand on entend parler d'un fauteuil à oreilles ? C'est de là que se faisaient entendre les monologues à la «phrase infinie» de certaines créatures bernhardiennes. Le siège transporté en carriole de Reinhard Kaiser-Mühlecker est une citation, mais revisitée. Là règne le silence qui pèse sur ses personnages, comme sur des millions de foyers de la grande Allemagne après guerre. Le jeune romancier autrichien s'empare de ce thème mille fois exploré du mutisme face au nazisme et le tisse serré au sein du malheur atavique des Goldberger. C'est dans ce fauteuil que des années durant la mère s'était tenue sans bouger, bouche close, jusqu'à sa mort. C'est là que Martha finira elle aussi par se terrer, ne parlant plus à son père et finalement à personne.

Pourtant au début du livre, à l'arrivée à Rosental, Martha prend très au sérieux son rôle de fée du logis en absence de la mère. On la voit net-

Le malheur semble s'éloigner. Mais le vieux Goldberger, enrichi après avoir acquis une carrière de pierre en jouant les maîtres chanteurs auprès d'un ex-collègue nazi, ne se fait pas d'illusions.

toyant le vêtement sombre du père, celui de son appartenance hitlérienne. «Elle sortit suspendre son uniforme au fil à linge qu'elle avait tendu devant la maison. Elle se piçait d'avoir découvert que le soleil printanier donnait du lustre aux étoffes. Elle ne savait pas ce que préparait son père, mais elle avait l'intuition que c'était quelque chose d'important [...]. Par la fenêtre de la pièce à vivre, elle contempla l'uniforme qui oscillait entre deux jeunes arbres et resplendissait au soleil. Depuis longtemps, elle était imbue de ce savoir que nul ne lui avait inculqué et où elle puisait une fierté toujours nouvelle.»

Martha épouse un marchand de bestiaux. Elle n'aura pas d'enfant. Ferdinand le fils épouse Anna. C'est un coup de foudre, un regard qui l'obsède à un moment où le temps est venu de fonder une famille. Des enfants naissent. Le malheur semble s'éloigner de la famille. Mais le vieux Goldberger, enrichi après avoir acquis une carrière de pierre en jouant les maîtres chanteurs auprès d'un ex-collègue nazi, ne se fait pas d'illusions. Dans sa bible truffée d'annotations, le fils verra de la main du père, tout juste mort, un arbre généalogique où les prénoms de la famille sont suivis de chiffres puis de haut en bas comme des caractères chinois : «3 + 4 ! 7 générations !» et plus loin ce passage : «Moi, l'Eternel, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux. Je punis la faute des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération.»

Chevaux. Paul, l'un des petits-fils est celui par qui le désordre ressurgit. Il est un sacrifié, à qui le grand-père agonisant, dans une impressionnante scène d'adieux à chaque membre de la famille, demande en vain de lui accorder le pardon. C'est lui qui partira en Bolivie, pays où a séjourné l'auteur, pour s'inventer une vie dans une exploitation d'élevage de chevaux, comme un pendan- t aux antipodes de la vie à Rosental. C'est aussi grâce à lui que cette famille supposée sans descendance verra surgir un nouveau Ferdinand.

Il y a dans ce livre de remarquables scènes nocturnes où les protagonistes semblent se jeter à la rencontre de leur destin. Il y avait eu Anna dans la carriole, un bouquet de lilas serré contre elle, lors de la fuite originelle : «Il faisait nuit noire et elle

s'était alors mise à pleurer, aussi parce qu'elle était épouvantée par cette obscurité vers laquelle on l'entraînait, qui en même temps se détachait peu à peu d'elle et n'en était pas moins profonde.» Il y aura Paul plongé avec son cheval dans la nuit bolivienne : «C'est l'absence de tous les sons extérieurs qui lui révéla la profondeur du silence. Il menait sa monture à la main. Ils descendaient la pente du chemin. Il avait le souffle battant, et sentait toujours son cœur s'épanouir en lui-même. Il approchait du village.» Et plus loin : «Où était la Croix du Sud ? Le temps d'un battement de cœur, quelque chose en lui guetta encore du regard la constellation. Puis il n'y eut plus rien du tout.»

Lilas rouge a une suite : *Lilas noir*. Encore plus sombre, ce roman a déjà été publié en langue allemande. Il devrait paraître l'année prochaine en France. La malédiction des Goldberger se poursuit. ◆

**REINHARD
Kaiser-Mühlecker
LILAS ROUGE**

Traduit de l'allemand (Autriche)
par Olivier Le Lay, Verdier, 696 pp.,
30,50 €.